

Modifications corporelles et sadomasochisme



Nicollet, 1979

V é r o n i q u e P o u t r a i n

« Sir Stephen ramena O à Paris dix jours avant la fin de juillet. Les fers qui trouaient le lobe gauche de son ventre et portaient en toutes lettres qu'elle était la propriété de Sir Stephen, lui descendaient jusqu'au tiers de la cuisse, et à chacun de ses pas bougeaient entre ses jambes comme un battant de cloche, le disque gravé étant plus lourd et plus long que l'anneau auquel il pendait. Les marques imprimées par le fer rouge, hautes de trois doigts et larges de moitié leur hauteur, étaient creusées dans la chair comme par une gouge, à près d'un centimètre de profondeur. Rien que de les effleurer, on les percevait sous le doigt. Des ces fers et de ces marques, O éprouvait une fierté insensée. »

Pauline Réage, *Histoire d'O*

Si cet extrait d'*Histoire d'O* est extrême et peut laisser perplexe, il n'en reste pas moins qu'il décrit une réalité que les adeptes des pratiques sadomasochistes connaissent bien : les modifications corporelles. Celles-ci sont diverses : il s'agit tout aussi bien de marques durables telles que le tatouage, le piercing, l'infibulation, les scarifications, mais aussi de marques éphémères telles que les traces laissées par le ligotage ou le fouet. Étrange aventure érotique où la douleur se mêle au plaisir ainsi qu'en témoigne Marie L : « Porter les stigmates durables de cet instant fragile, si insaisissable, au point que seule la matérialisation physique de ces blessures me convainc de l'avoir réellement vécu, me procure une jubilation intense »¹.

Tenter de saisir la complexité des pratiques BDSM² hétérosexuelles sans tomber dans un discours moralisateur ou « pathologisant » nécessite deux choses : premièrement oser laisser la parole aux adeptes et, deuxièmement, en analyser finement les significations sociologiques. Les modifications corporelles, véritables rituels, participent de la mise en scène et de l'érotisation du corps

1 – Marie L., *Confessée*, Paris, La Musardine, 2000, (1^{ère} édition, Castelnau-le-Lez, Climats, 1996), p. 17.

2 – Cet acronyme est le résultat de la combinaison de trois autres acronymes : BD, DS, SM (BD signifie Bondage (ligotage) et Discipline ; DS se réfère à la domination et à la soumission, SM renvoie au Sadisme et au Masochisme.

mais elles révèlent également un processus de construction identitaire. Ce processus, nous allons le voir, théâtralise la domination et la soumission et par extension le masculin et le féminin. À ce titre, l'érotisation sadomasochiste des rapports sexuels fait du corps, paré et/ou marqué, le pivot de l'expérience sociale. La visibilité nouvelle du sadomasochisme³ et le brouillage des repères de genre qu'il produit, sont-ils le « symptôme » d'une société dont les références identitaires masculines et féminines sont mises à mal ? Subversion ou perpétuation de la domination masculine ? Et quelle est la fonction des modifications corporelles dans cette mise en cause de l'ordre social ?

Pour les non initiés, les pratiques sadomasochistes peuvent paraître perverses et « anormales ». Cette perception spontanée a été relayée par le discours médical, voire psychanalytique⁴. Pourtant, pour les adeptes, elles sont un espace de liberté consciemment exploré, dans lequel les tabous tombent, les contraintes sociales et les lois s'évanouissent. Chacun pourrait y vivre ses fantasmes et ses désirs. Entre ces deux pôles idéalisés, une certaine « légitimité » est à l'œuvre. Des magazines comme *Jalouse*, par exemple, n'hésitent plus à présenter ces pratiques comme étant simplement coquines et sans grand danger⁵. Si, en outre, l'univers BDSM possède un réseau commercial structuré, il apparaît également dans le commerce du sexe en général. Le sadomasochisme n'est plus réservé à des amateurs avertis, il est désormais susceptible d'attirer la curiosité d'un large public.

Rien de pathologique dans le sadomasochisme donc. Il se résume aujourd'hui à une « simple » relation érotique dans laquelle les individus s'engagent de manière consentante et où ils jouent de leur

3 – avec notamment l'utilisation du « porno-chic » dans la publicité, par exemple (les glaces *Extrêmes*, la crème fraîche *Babeth*, « *je la lie, je la fouette et des fois, elle passe à la casserole* »), mais aussi ailleurs (les *Guignols de l'info* lors des élections, les défilés de mode, etc.).

4 – La plupart des analyses sexologiques ou psychanalytiques du masochisme et du sadisme ne tiennent pas compte de l'aspect ludique et consensuel des relations BDSM. L'article diffusé sur *InfoSexWeb* sur la compulsivité sexuelle en est un exemple : http://linux.ntic.qc.ca/~blaf/fr/articles/asq_compulsivite.html.

5 – La revue *Jalouse* (n° 17, février 1999) présentait l'article « *Fantasmes et Maux d'amour : fessée, bondage, splosh, érotisme médical. Quatre témoignages suivis de l'avis d'un psy. Quatre fantasmes explorés et pourquoi pas... à expérimenter* ».



corps en lui imposant des contraintes habituellement évitées. Par ailleurs, les personnes qui s'y livrent établissent un code spécifique, reposant sur des règles qui leur sont propres et qui ne reproduisent pas nécessairement les comportements attendus en fonction du genre dans le domaine de la sexualité. On ne peut en effet comprendre les pratiques BDSM sans les mettre en parallèle avec les rapports sociaux de sexe qui régissent les relations entre les hommes et les femmes. La visibilité du sadomasochisme semble croître à mesure que les femmes acquièrent indépendance et responsabilité. Celles-ci rechercheraient-elles dans la soumission érotique une soumission qu'elles ne connaissent plus par ailleurs ? Les hommes chercheraient-ils dans la domination érotique à se rassurer sur leur virilité ? Ou l'inverse. Par le biais de la domination érotique, les femmes aspireraient-elles à découvrir le plaisir de la domination considérée comme la marque d'une sexualité « virile » ? De l'autre côté, les hommes par le biais de la soumission érotique, ne chercheraient-ils pas à explorer ce qui – socialement – semble constituer leur part de féminité ? Les hommes et les femmes ne cherchent-ils pas à dépasser une dualité dans laquelle ils ne se reconnaissent plus ? Et quel est le rôle des modifications corporelles dans ce jeu où les uns aspirent à devenir les autres sans n'être plus ni les uns ni les autres ?

Un théâtre érotique

L'univers sadomasochiste se présente avant tout comme un théâtre. D'ailleurs, les adeptes parlent volontiers de « scène » SM. Pas n'importe quel théâtre, cependant. Pour les non-initiés, cet univers est le théâtre de toutes les horreurs, de toutes les barbaries : le décorum est celui des salles de tortures, de l'impensable, du lugubre et de l'inconcevable. Un théâtre où les accessoires eux-mêmes confèrent au sinistre : chaînes, cordes, bracelets de cuir, fouets, martinets, pinces diverses, etc. Un théâtre qui contient les corps, les immobilise, marque les chairs, parfois de manière définitive... Le théâtre de l'impensable, de l'inconcevable... en quelque sorte, le théâtre de tous les cauchemars, le théâtre de l'interdit. Interdit qui justement appelle la transgression. Or, comme l'exprime Bataille dans *L'érotisme*, « la transgression de l'interdit n'est pas elle-même moins sujette à des règles que l'interdit »⁶.

Un théâtre donc, avec ses décors, ses costumes, ses rôles, ses accessoires, ses corps transgressifs. Un théâtre où rien ne va de soi, où rien n'est habituel où aucun rôle n'est déterminé à l'avance. Où plutôt, où chacun peut choisir le sien : maître, dominatrice, soumise, esclave, selon les goûts et les aspirations, voire selon les circonstances du moment. Aucune partition n'est totalement écrite à l'avance même si les scènes semblent s'inspirer de

6 – Georges Bataille, « L'érotisme », in *Œuvres complètes*, tome X, Paris, Gallimard, 1987, p. 68.

scénarios éculés : un individu, homme ou femme, s'en remet à un autre individu qui le tourmente pour leur plus grand plaisir. Ainsi, si le véritable masochisme n'est en rien le complément du véritable sadisme ⁷, dans l'univers BDSM, deux désirs complémentaires se côtoient au sein d'une orchestration qui associe partition écrite et improvisation ⁸.

En effet, ce théâtre érotique ne prend chair qu'à travers des rituels précis. Si la transgression des interdits permet le déplacement des normes et des conventions communément admises, il n'en demeure pas moins que les relations sadomasochistes érotiques sont avant toute chose ritualisées. C'est-à-dire que le jeu ne s'instaure que si certaines règles sont respectées : consensualité, négociations des fantasmes et des désirs, contractualisation (tacite ou non), respect des limites de chacun, adoption et ostentation de signes de reconnaissance ⁹. Ainsi, l'univers BDSM se donne comme un espace dans lequel les désirs peuvent s'exprimer en toute quiétude sans crainte d'être réprimés. Les immobilisations, les douleurs, les humiliations visent à le confirmer, de même que les modifications et les inscriptions corporelles gênantes voire douloureuses, mais cependant librement consenties, voire recherchées.

L'effroi provoqué par l'érotisation sadomasochiste des rapports sexuels réside dans le rapport dominant/dominé instauré et ce qu'il implique d'imposition d'un pouvoir sur un corps en état de dépendance. Cependant, la consensualité nécessaire de même que la négociation des désirs l'estompe en partie. Car, le(la) dominant(e) n'est jamais totalement dominant(e), et le(la) dominé(e) jamais totalement dominé(e). Ils ne le sont que le temps de la scène jouée qui prend corps dans une lutte à mort symbolique de deux désirs qui s'affrontent. Cette confrontation produit un vertige : *« Il faut de la confiance pour ce genre de chose. Alors bien sûr, on discute des fantasmes avant. Mais ce qu'il y a d'intéressant et d'excitant dans ces relations, c'est qu'il arrive un moment où le dominant prend le dessus et impose des choses que l'on n'a pas forcément désirées. Et c'est ça qui est intéressant. Et il y a des moments où j'ai envie de dire non, où je ne sais pas si je vais arriver à faire telle ou telle chose. En fait, ce que j'aime par dessus tout, c'est quand mon partenaire m'entraîne au-delà de mon fantasme, dans son monde à lui. Et c'est vertigineux. Mais je sais aussi que jamais il ne franchira certaines limites que je ne peux pas supporter. Si c'était le cas, cela voudrait dire qu'il cherche à me détruire. Or ce que nous cherchons c'est le plaisir, pas la destruction. Je sais que par dessus tout, il me respecte. »* (Extrait d'entretien)

L'aspect qui horrifie les non-adeptes, n'existe donc pas en tant que tel en ce sens que le(la) dominant(e) n'impose jamais son désir au détriment de l'autre. Le pouvoir n'est pas unilatéral, ni « négateur de l'autre ». Au contraire, il serait plus juste d'énoncer un pouvoir équitable entre deux individus qui, le temps d'un jeu,

7 – Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.

8 – Pour une réflexion approfondie sur ce thème, lire de Philippe Liotard, « Bob Flanagan : ça fait du bien là où ça fait mal », *Quasimodo*, n° 5 (« Art à contre-corps »), Montpellier, 1998, p. 131-157.

9 – Cf. Véronique Poutrain, *Sexe et Pouvoir. Enquête sur le sadomasochisme*, Paris, Belin, 2003.

reconstituent le simulacre du maître et de l'esclave. Simulacre premièrement, parce qu'aucun des individus ne renonce à son désir. Simulacre deuxièmement parce que ce non-renoncement des désirs implique une circulation perpétuelle des pouvoirs. Fait particulièrement manifeste lorsqu'un échange des rôles a lieu : *« Avec ma femme, nous décidons avant la séance qui sera dominant et qui sera dominé. C'est selon l'envie du moment. On essaie d'équilibrer. Mais jamais on ne change durant une séance. Cela casserait complètement le jeu. Ce n'est pas le but. Ça perdrait tout son charme. Il faut que les rôles soient clairs dans les esprits. C'est déjà compliqué de dominer. C'est vrai... C'est pas simple du tout... Il faut de l'imagination, etc. Il faut bien sentir son partenaire, savoir ce qu'il est possible de faire. Si en plus l'un des deux veut prendre le rôle de l'autre... Ça perturbe le charme du jeu. »* (Extrait d'entretien) Les uns et les autres savent qu'ils écrivent une partition ludique dans laquelle ils s'engagent néanmoins avec leur corps, inventant ainsi un nouveau monde.

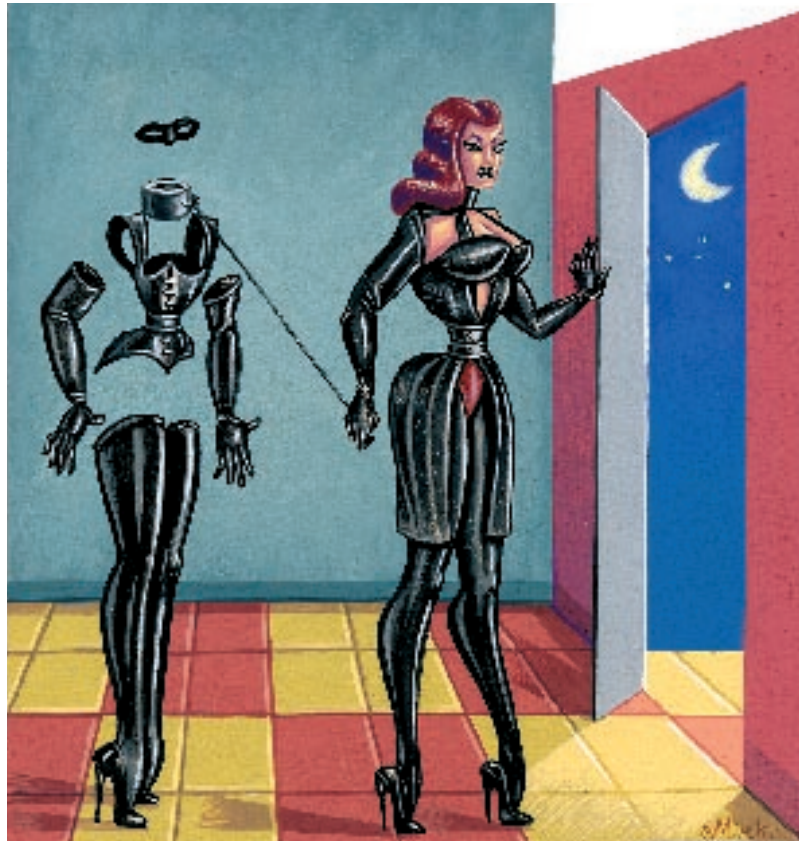
Des costumes comme deuxième peau

L'action sur le corps est centrale en effet et débute avec le choix des parures. Non pas que l'ornement entraîne une modification corporelle, mais il amorce une action sur soi. Endosser tel ou tel costume de scène n'est pas uniquement entrer dans un rôle spécifique, c'est aussi et surtout se mettre en scène et révéler une aspiration profonde. À ce titre, le costume devient une seconde peau qu'il soit de cuir, de latex ou simple corps nu orné de bracelets de cuir, de collier mais aussi de tatouages ou de piercings, dont la nature et l'emplacement disent beaucoup sur la répartition des rôles. Le contact même du vêtement sur la peau transforme le corps : *« Le latex, ça chauffe bien la peau »* (Extrait d'entretien). Le costume est ce par quoi l'individu s'incarne temporairement. Il réalise le fantasme en se faisant symbole.

L'ornement – tout comme la présence des accessoires – produisent une rupture avec le quotidien. Ils marquent le passage du conventionnel à l'insolite. Ils soulignent le caractère « exceptionnel » de ce qui est en train de se jouer. Ils affirment une volonté d'aller au-delà des interdits : *« Tout ce qui habituellement est interdit ne l'est pas dans*



Mirka Lugosi, photo peinte



Mirka Lugosi,
gouache sur papier

une relation sadomasochiste. Au contraire, c'est peut-être parce que c'est interdit que l'on va le faire. Enfin, pas tout ce qui est interdit bien sûr comme de tuer quelqu'un. Ça n'a rien à voir. Mais par exemple, je sais que pour moi, ce n'était pas évident de me travestir en femme. Si j'avais ce fantasme depuis longtemps, pour moi, c'était quand même franchir un gros tabou. Il m'a fallu beaucoup d'étapes avant d'arriver à cela. Et cela procure un sentiment très étrange parce que d'une certaine manière j'allais totalement à l'encontre de ce que je suis et en même temps c'est peut-être bien ce que je suis profondément. » (Extrait d'entretien)

Si le costume permet à l'individu de concrétiser une aspiration profonde, il détermine également sa position dans une situation de pouvoir. La parure induit une gestuelle et des postures spécifiques. Dans ce théâtre clos, le costume renseigne les initiés de la place occupée et du rôle que l'individu se donne à « jouer ». Les relations BDSM ont ceci de contradictoire qu'elles sont un jeu tout en étant, dans un même temps, bien plus que cela. Le costume engage le corps et l'individu dans son unité et sa globalité. Il ne s'agit pas de jouer à être ce que l'individu n'est pas mais au contraire d'être

et de révéler ce que l'individu a de plus intime et de plus précieux. Le contexte SM ouvre l'accès à tous les possibles. Ici, ce que l'individu a rêvé, fantasmé peut se réaliser, au-delà du corps. Homme-soubrette, homme-femme, femme bardée de cuir, être androgyne venu d'ailleurs. Le sexe, et ce qu'il implique, ne dépend plus du corps et de sa détermination anatomique, mais du costume.

L'ornement dépersonnalise l'individu tout en le singularisant, singularité qui passe par la rupture avec l'ordinaire : « *Lorsque je participe à une soirée SM, c'est toujours un événement pour moi. Pour plusieurs raisons. Premièrement parce que c'est comme si j'allais à une fête et je prends un grand soin de mon apparence. Ensuite parce que je sais que pendant ces soirées, même si je porte un masque, ce qui n'arrive pas toujours, je peux être moi-même, peut-être plus qu'à n'importe quel autre moment de ma vie.* » (Extrait d'entretien)

La parure ne fait pas que révéler les aspirations profondes de l'individu, elle tente aussi de correspondre à ce que l'individu imagine être le désir de l'autre. Ainsi, elle s'inspire de stéréotypes convenus : une femme dominatrice restera féminine, conforme au désir de l'homme, tout comme une femme soumise. Un homme dominateur restera masculin puisque c'est ainsi qu'il imagine être désiré par la femme. L'homme soumis par contre, dans la quête de ce qu'il considère comme un avilissement, s'imaginera devoir renoncer à sa masculinité en recourant, parfois à outrance, à ce qu'il pense être les codes du féminin (vêtements, dessous, maquillage, perruque, etc.)¹⁰. L'univers BDSM, en voulant détruire toutes les valeurs morales, en joue. Les costumes ne sont que les médiateurs des désirs, désirs qui constituent et révèlent l'individu.

10 – Sur les figures du masculin et du féminin dans la sexualité, voir l'article de Philippe Liotard, « Cherche corps à jouer pour bêtes à plaisir. Voyage au pays des annonces érotiques », *Quel Corps ?*, p. 250-295. Dans cet article il montre comment la figure de *la salope* s'applique indépendamment du sexe des individus et rend compte de la posture (qui entraîne ensuite le recours à des positions) adoptée dans le jeu sexuel. Sur la question des positions et du pouvoir, voir aussi d'Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966, « Tel », p. 411-419.

Les vêtements de chair

Les modifications corporelles sont au centre de ces pratiques. Elles participent aux rituels, aux scénarios toujours à renouveler. La marque, éphémère ou durable, atteste du moment vécu : « *elle devient presque un trophée* » (Extrait d'entretien). Elle introduit un basculement et un franchissement des limites.

Seule la douleur peut venir confirmer ce vertige, ce basculement : « *J'apprécie le fait que ma Maîtresse sache justement me faire franchir ces limites. Je m'abandonne entre ses mains et elle doit m'entraîner toujours plus loin. J'attends cet instant où je me détache de mon corps pour découvrir d'autres univers. Je ne suis plus maître de moi-même, ni de mes émotions qui me sont imposées. Je perds alors tout contrôle sur la situation, tous mes repères disparaissent et je me livre totalement à celle qui est mon plaisir, et pour son plaisir. Dans ces moments-là, elle peut tout.* » (Extrait d'entretien) Elle est ensuite vertige et dépassement. Elle atteste de

l'événement vécu et se situe au centre de la scène jouée : « *Il y a je crois un élément central autour de la douleur elle-même : pour certains c'est assez secondaire, même désagréable mais c'est une espèce de part obligée de ce qui reste foncièrement une relation surtout psychologique de domination ; pour d'autres (plus spécifiquement sado-masochiste, dont moi-même), la douleur est vraiment le cœur du " bdsm", le lieu de la jouissance, sinon du plaisir (qu'il s'agisse de l'infliger, pour moi, ou de la recevoir, pour la partenaire maso), ou plus justement (le fouet fait toujours mal, il ne s'agit pas du tout d'un " plaisir" pris directement, au premier degré), une sorte d'épreuve, de test extrême sur soi, très physique, autour de quoi le reste s'organise, selon les gens : l'excitation, la relation, la soumission, le vocabulaire, l'imagination, même l'orgasme lui-même.* » (Extrait d'entretien) Le corps est à l'épreuve de la douleur comme une preuve tangible du moment vécu.

Si la marque devient presque un trophée, c'est qu'elle emprunte un chemin singulier. Loin d'être une simple épreuve sur soi, elle est une manière d'éprouver l'autre en soi. Mais le temps du jeu, le simulacre du pouvoir est-il toujours un simulacre ? Cet instant où l'individu bascule, où l'autre peut tout (même dans des limites convenues) n'expriment-il pas autre chose que la marque doit venir confirmer ?

Si cet instant, toujours fragile, n'est pas que simulacre, c'est qu'il permet quelque chose de fondamental : une reconnaissance. Les douleurs endurées ne le sont jamais uniquement pour soi mais aussi pour l'autre : « *Très tôt, Bob Flanagan s'est infligé volontairement des blessures, effectuant ainsi une sorte de retour à la souffrance initiale de l'enfance. Il prenait un plaisir tout particulier à se contraindre à l'immobilité, à se suspendre ou encore à s'obliger à faire des choses qui le répugnaient ou lui faisaient peur. [...] La rencontre avec Sheree a confirmé Bob Flanagan dans son désir d'abandon à celle qui lui faisait mal pour son plus grand bien.* »¹¹ Et c'est à l'autre autant qu'à soi que s'adressent les marques, véritables attestations de l'engagement dans la relation et de l'authenticité de l'épreuve.

En ce sens, c'est peut-être bien ici que se rejoue la dialectique du maître et de l'esclave. En effet, ainsi que l'exprime Kojève en analysant Hegel, l'être humain ne peut se constituer que si deux désirs s'affrontent. Il ne se constitue qu'en fonction d'un désir portant sur un autre désir c'est-à-dire sur un désir de reconnaissance. Ainsi : « *Dans le rapport entre l'homme et la femme, le désir n'est humain que si l'un désire, non pas le corps, mais le désir de l'autre, s'il veut posséder ou assimiler le désir pris en tant que désir, c'est-à-dire s'il veut être désiré ou aimé ou bien encore reconnu dans sa valeur humaine, dans sa réalité d'individu humain.* »¹². Le temps de la scène, le BDSM est l'endroit où les uns et les autres s'affrontent symboliquement dans un seul but : celui de la reconnaissance. Ici

11 – Philippe Liotard, « Bob Flanagan : ça fait du bien là où ça fait mal », *op. cit.*, p. 139.

12 – Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 1947, p. 13.



s'opère pourtant un déplacement car dans la dialectique du maître et de l'esclave, si le maître obtient la servitude de l'esclave, il ne peut cependant être reconnu par lui puisqu'il ne le reconnaît pas en tant qu'être humain. L'esclave demeure objet au service du maître. Or, dans les relations BDSM, et en raison de la circulation du pouvoir, aussi bien le maître que l'esclave sont reconnus réciproquement, reconnaissance qui passe par le marquage corporel. L'aller-retour entre l'un et l'autre est continu : *« J'aime au plus haut point que la personne qui me domine suive l'évolution de ses marques »* ; *« C'est très important, c'est quelque chose comme la fierté de la masochiste (que j'ai retrouvée chez d'autres très différentes), elle me montrait les cicatrices dont je n'étais qu'à moitié fier moi-même, elle me disait qu'il faudrait recommencer, en y allant plus fort, que je lui avais fait ce qu'elle voulait, si j'aimerais la suspendre, et comment faire, ou la battre sur les seins, etc. »* (Extraits d'entretien) La marque, véritable « travail » sur soi (de la part de celui qui la reçoit mais aussi de la part de celui qui l'inflige), offerte à l'autre (dans les deux sens, il s'agit ici aussi bien de la porter que de l'imposer) vise la reconnaissance mutuelle. Le maître n'est pas simplement celui qui se fait servir par l'esclave, l'action qu'il produit sur le corps de l'autre est elle-même « travail ». Cette démarche ne traduit pas autre chose qu'une volonté d'accéder à une maîtrise totale de soi. À ce titre, l'un et l'autre se reconnaissent, non pas simplement en tant qu'être humain, mais en tant qu'être humain affranchi des contraintes imposées par la société.

Naissance symbolique

Les modifications corporelles – comme autant de marquages identitaires – rappellent à l'individu qu'il est passé de l'autre côté, du côté de ceux qui ont franchi un cap, qui ont osé être eux-mêmes et reconnus en tant que tels. Être eux-mêmes, c'est-à-dire aussi et surtout dépasser une dualité étouffante imposée par la société. Car si le BDSM questionne la domination et la soumission, au-delà, il questionne les processus de construction de « l'identité féminine » et de « l'identité masculine ».

Le sentiment de cohérence identitaire ne peut se développer qu'à partir du moment où existe une harmonie entre l'identité pour soi – ce que l'individu veut être ou ce qu'il ressent qu'il est – et l'identité pour autrui – la manière dont les autres le perçoivent. Schéma qui se complexifie sensiblement, car ce que l'individu veut être, ou ce qu'il ressent qu'il est, dépend, en grande partie, de ce qu'il croit devoir être. Un homme se doit d'être un homme et une femme, une femme. Comme le note très justement Pierre Bourdieu : *« La sexualité étant une chose trop importante socialement pour être abandonnée aux hasards des improvisations individuelles,*

le groupe propose et impose une définition officielle des usages légitimes du corps, excluant, tant des représentations que des pratiques, tout ce qui, spécialement chez les hommes, peut évoquer les propriétés statutairement assignées à l'autre catégorie. Le travail de construction symbolique, qui s'achève dans un travail de construction pratique, de Bildung, d'éducation, opère logiquement par différenciation par rapport à l'autre sexe socialement constitué ; il tend par conséquent à exclure de l'univers du pensable et du faisable tout ce qui marque l'appartenance au sexe opposé – et en particulier toutes les virtualités biologiquement inscrites dans le "pervers polymorphe" qu'est, à en croire Freud, tout jeune enfant – pour produire cet artefact social qu'est un homme viril ou une femme féminine. »¹³

La relation sadomasochiste a cette particularité de bousculer les normes constitutives des catégories de genre. Dans ces rapports de pouvoir où tout est négocié en permanence, le statut de soumission, contrairement aux apparences, n'appartient pas à la soumission. Ainsi que nous l'avons vu, en dehors du jeu proprement dit où le simulacre du maître et de l'esclave n'en est plus un, un(e) soumis(e) garde toujours la maîtrise du jeu et, en quelque sorte, domine le dominant, comme un incessant mouvement de circulation du pouvoir. Si la perpétuation de la domination masculine peut s'observer dans les relations BDSM, comme partout ailleurs (qu'elle soit du côté de la soumission ou de la domination), c'est aussi l'endroit où justement elle disparaît parfois. À ce titre, ce que remettent en cause les adeptes du SM, c'est la construction même des catégories de genre. Les modifications corporelles, dans ce contexte, durable ou non, viennent inscrire dans la chair ces déplacements de norme. La marque, parce qu'elle est reconnaissance, et aussi rite de passage symbolique : « *Très symbolique le tatouage. Enfin pour moi. Je me suis fait tatouer pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que je voulais que mon maître comprenne (c'est lui qui m'a demandé de me faire tatouer) que je ne jouais pas, que j'étais sincère. Ensuite, c'est vrai que c'est très symbolique. Cette trace est là, sur mon corps. Elle sera là jusqu'au moment de ma mort. Et cette marque signifie pour moi beaucoup de choses. C'est comme une deuxième naissance. Voilà. C'est ça. Cette marque, c'est le symbole d'une nouvelle naissance. En tant que soumise bien sûr. Mais surtout en tant que femme libre et libérée qui assume complètement ses désirs et ses fantasmes. Voilà ce que ça veut dire. Et c'est énorme. C'est vraiment quelque chose d'énorme.* » (Extrait d'entretien) La douleur, associée à ces transformations, participe à la métamorphose. Elle irradie : « *Le corps passe par l'épreuve de la souffrance pour devenir enfin lui-même : langage, écriture lisible, signe reconnaissable, code social* »¹⁴.

Sur ces questions, l'analyse de Bettelheim est des plus intéressantes. Dans les sociétés traditionnelles, les rites de passage et les

13 – Pierre Bourdieu, « La domination masculine », in *Actes de Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, septembre 1990, p. 4-31.

14 – France Borel, *Le Vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 47.



Gilles Berquet, 1998

15 – Bruno Bettelheim,
Les Blessures symboliques,
Paris, Gallimard,
1971, p. 181.

modifications corporelles qui les accompagnent font des jeunes garçons des hommes et des jeunes filles, des femmes. Les rites sont des efforts accomplis pour maîtriser les conflits provenant des désirs pulsionnels polyvalents de l'homme et aussi du conflit entre ces désirs et le rôle que la société attend de lui. Ainsi, « *cette solution est adoptée par des peuples dont les rites d'initiation insistent uniquement (ou principalement) sur la virilité des garçons et la féminité des filles* »¹⁵. Un parallèle peut être ici envisagé. Par un système inversé, les marques corporelles pratiquées par les adeptes du BDSM dépassent la dualité qu'impose la société. Elles attestent de l'entrée de l'individu dans un monde où les statuts des uns et des autres ne sont plus imposés mais au contraire choisis. Elles sont le symbole du franchissement du « ce que doit être » un individu,

« devoir être » qui est source de conflit perpétuel pour certains et certaines de part la violence symbolique de ces impositions ¹⁶. Elles autorisent une harmonie entre ce que l'individu ressent qu'il est et ce qu'il veut être (au-delà de toutes les dualités) et la manière dont les autres le perçoivent. Bien loin d'être un avilissement, les modifications corporelles engendrent une naissance symbolique et la satisfaction des tendances polyvalentes.

Entre Eros et Thanatos, les individus accèdent, avec une fierté insensée, à une cohérence de soi, non duelle, que les modifications corporelles viennent inscrire sur leur corps. Cette cohérence identitaire ne peut se construire que dans le rapport à l'autre. Dans cette optique, l'autre est bien moins l'auxiliaire d'une souffrance que celui qui permet une naissance, à renouveler ou à confirmer continuellement. Le temps d'un jeu, les métamorphoses peuvent être envisagées. Homme et femme toujours, mais l'un et l'autre également tout à la fois ou ni l'un ni l'autre, jusqu'à en devenir presque inhumain : « *Un ou deux couples se rapprochèrent d'abord d'elle comme par hasard, en continuant à danser, puis l'un d'eux franchement, la femme entraînant l'homme. O les fixait de ses yeux cernés de bistre sous la plume, large ouverts comme les yeux de l'oiseau nocturne qu'elle figurait, et si forte était l'illusion que ce qui paraissait le plus naturel, qu'on l'interrogeât, personne n'y songeait, comme si elle eût été une vraie chevêche, sourde au langage humain, et muette* » ¹⁷. Ou, pour le dire plus justement, jusqu'à en devenir plus humain que jamais ainsi que le note Kojève : « *Seul l'esclave peut transformer le Monde qui le forme et le fixe dans la servitude, et créer un Monde formé par lui où il sera libre* » ¹⁸.

16 – Dans le même ordre d'idée, voir dans ce même numéro de *quasimodo* la fin de l'article de Philippe Liotard (« Sexe à la carte ») sur les eunuques volontaires.

17 – Pauline Réage, *Histoire d'O*.

18 – Alexandre Kojève, *op. cit.*, p. 34.

Véronique Poutrain

